

et venait dans la chambre de la malade, pâle, accablé, s'arrêtant au chevet de sa femme, et tout à coup laissant échapper des sanglots d'autant plus violents qu'ils s'efforçait de les maîtriser.

— Ma pauvre femme ! ma pauvre Marie, s'écria-t-il, vous qui pendant trente années d'union n'avez répandu autour de moi que du bonheur et des consolations, vous qui m'avez fait bénir matin et soir la destinée qui nous a unis l'un à l'autre, suis-je donc condamné au malheur d'une séparation pour moi plus cruelle mille fois que ma propre mort ?... Mon Dieu, si vous la rappelez à vous ne me laissez point seul ici-bas ; car que deviendrai-je sans elle ?

Georges voulut s'avancer vers son père ; le vieillard le repoussa.

— Non, laissez-moi ! laissez-moi ! vous le voyez bien, vous avez tué votre mère !

Et comme le jeune homme se détournait, frappé de ses paroles, le président l'attira vers lui et le pressa dans ses bras :

— Oh ! pardonnez-moi, Georges ! ne pardonnez-moi, car je n'ai plus ma raison ! pardonnez-moi, au nom du ciel ! au nom de votre mère ! Mais c'est que les souffrances que j'éprouve dépassent les forces d'un pauvre vieillard.

Vers le matin, la malade parut éprouver un peu de mieux ; elle se souleva sur son séant, elle reconnut les personnes qui l'entouraient, et après avoir mouillé ses lèvres d'un breuvage que lui présenta le médecin, elle put même prononcer quelques paroles. Ce fut d'abord pour gronder doucement son mari d'avoir passé la nuit près d'elle.

— Vous voulez donc m'affliger ? dit-elle de sa voix faible et douce : vous voulez donc m'affliger, puisque vous vous exposez à devenir malade ? Vous le voyez, me voilà mieux ; allez prendre du repos, allez, mon ami.

Et comme il hésitait encore :

— Vous verrez, ajouta-t-elle en s'efforçant de sourire, qu'il me faudra déployer toute mon autorité pour obtenir que l'on dorme au logis. Allons, mon ami, montrez l'exemple ; vous pouvez bien céder une fois au désir d'une femme qui vous fut toujours soumise et respectueuse.

— Ou, le ciel m'en est témoin, s'écria le président !

— Allez donc... Georges restera près de moi... Georges a de la jeunesse et de la force... Quant à son ami, je le prie d'aller se jeter sur un canapé dans la pièce voisine. De cette manière, fit-elle, à voix basse et en se penchant vers Emile, Georges, votre ami, ne sera pas seul, sans consolation, quand l'heure de le quitter sera venue pour moi... Docteur, merci

de vos bons soins ; vous êtes un ami fidèle et dévoué.

Suivant le désir de la malade, on la laissa donc seule avec son fils. Elle prit les mains de son enfant dans les siennes, l'attira vers elle, le fit poncher sur son lit, et le considéra longtemps avec tendresse, à la clarté du jour que commençait à jeter dans l'appartement la splendeur de l'aurore. Georges pleurait.

— Pauvre enfant ! dit-elle, pauvre enfant !

Georges, dans l'excès de sa douleur, se laissa tomber près du lit de sa mère, se cacha le visage et tâcha d'étouffer ses pleurs.

— Allons, Georges, allons, arme-toi de courage ! Il en faut, mon enfant ! et moi aussi, j'en ai besoin ; car, toute résignée que soit une mère à la volonté de Dieu, elle ne peut quitter sans désespoir l'enfant qu'elle a porté dans son sein ; l'enfant qu'elle a nourri de son lait ; le fils unique pour lequel elle a tant de fois prié et pleuré. Donne-moi donc l'exemple du courage et de la force, Georges, mon fils bien-aimé, mon enfant chéri !

Georges mordit son mouchoir pour maîtriser ses sanglots.

— Il ne faut plus garder l'espérance, Georges. Dieu va me rappeler à lui, et te laisser ici-bas seul avec ton père. Georges, tu n'es point méchant, mais tu es faible, et ta faiblesse t'a fait commettre de grandes fautes. Jure sur le lit de ta mère expirante, de ta mère qui te le demandes les mains jointes, comme la plus grande consolation de sa dernière heure, jure-moi de ne plus retomber dans ces erreurs qui feraient mourir ton père !

— Oh ! ma mère ! ma mère ! je vous le jure, par le salut de mon âme, par la bénédiction que votre main mourante étend sur mon front. Toute ma vie sera désormais employée à réparer les fautes que j'ai commises ; à consoler mon père ; à me montrer digne de lui ; digne de vous, de vous que j'ai assassinée ! De vous qui ne trouvez, sur votre lit de mort, que des paroles de tendresse pour celui qui vous a fait succomber sous les plus cruels chagrins.

— Non ! mon enfant ! non ! loin de là ; tu rends heureux mes derniers moments, puisque je meurs avec la certitude que tu vas réparer les erreurs de ta jeunesse, et devenir un modèle de conduite et d'honneur. Georges ! mon Georges ! viens ; que je t'embrasse encore une fois.

Elle passa son bras autour du cou de son fils, et s'appuya de la sorte sur lui.

Georges soutenait ce précieux fardeau sans eser faire un mouvement ; car il la croyait assoupie.

Tout à coup, elle glissa et retomba sur son oreiller.

— Mon fils ! dit-elle, Georges !

Tout était fini. Son âme était retournée à Dieu.

Georges voulut appeler du secours ; mais la voix lui manqua. Lorsque Emile, inquiet, entra dans la chambre, plus de deux heures après, il trouva son ami dans une insensibilité apparente, et contemplant le cadavre de sa mère avec des yeux fixes et secs. Il voulut l'entraîner loin de ces tristes restes ; mais Georges résista machinalement et avec tant de force et d'opiniâtreté, qu'Emile dut presque l'emporter dans ses bras.

Lorsque Georges se trouva loin de sa mère, son désespoir, d'abord si morne et si concentré, se manifesta par des mouvements nerveux d'une violence effrayante, et par des cris, au milieu desquels revenaient sans cesse des expressions de remords et le nom de sa mère.

Ces cris arrivèrent jusqu'au président auquel la fatigue de la nuit avait valu quelques heures d'un repos inquiet et léger. Il se leva sur-le-champ et accourut près de son fils. Quand ces deux infortunés se trouvèrent ainsi en présence l'un de l'autre, ils ne purent que s'étreindre longuement et en silence.

Emile les laissa se livrer en liberté aux trop justes transports de leur douleur, et se rendit dans l'appartement de madame Valentin, où il voulut s'assurer par lui-même que tous les soins dus à sa dépouille mortelle lui étaient rendus d'une manière complète et honorable.

Ce fut également lui qui, le lendemain, veilla au triste cérémonial de la cérémonie funèbre ; il ne quitta point d'un moment Georges qui, suivant la coutume du pays, suivit à pied, jusqu'à leur dernière demeure, les restes sacrés de sa mère. Ce fut encore lui qui ramena le fils près du père.

Emile s'acquitta de ces devoirs pénibles avec tant de simplicité et d'affection, qu'il se gagna le cœur de tous ceux qui en furent les témoins. On ne parlait, dans toute la ville, que de sa touchante conduite envers la famille Valentin.

Aussi, loin d'avoir nui à ses affaires, par le retard qu'il y avait apporté, en les sacrifiant au besoin d'être utile à ses amis, trouva-t-il partout l'accueil le plus bienveillant, et un empressement général et unanime à lui être utile. Chacun s'estimait heureux d'établir des rapports avec un si galant homme.

Ce fut surtout près d'un de ses correspondants, riche armateur, qu'il rencontra cette bienveillance portée au plus vif degré. Non seulement monsieur Berghem lui fit faire plusieurs marchés avantageux, mais il lui donna les moyens d'étendre ses